
Furger, Carmen, *Briefsteller. Das Medium « Brief » im 17. und frühen 18. Jahrhundert*

Christophe Losfeld



Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/ifha/6642>

DOI : 10.4000/ifha.6642

ISSN : 2198-8943

Éditeur

IFRA - Institut franco-allemand (sciences historiques et sociales)

Référence électronique

Christophe Losfeld, « Furger, Carmen, *Briefsteller. Das Medium « Brief » im 17. und frühen 18. Jahrhundert* », *Revue de l'IFHA* [En ligne], Date de recension, mis en ligne le 01 janvier 2011, consulté le 22 septembre 2020. URL : <http://journals.openedition.org/ifha/6642> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/ifha.6642>

Ce document a été généré automatiquement le 22 septembre 2020.

©IFHA

Furger, Carmen, *Briefsteller. Das Medium « Brief » im 17. und frühen 18. Jahrhundert*

Christophe Losfeld

- 1 Au regard de l'intérêt grandissant porté, ces dernières années, aux réseaux épistolaires qui se tissent durant l'époque moderne, la thèse de doctorat de Carmen Furger sur les manuels de correspondances est la bienvenue, qui permet de comprendre mieux les codes régissant l'emploi de la culture épistolaire en Europe entre 1650 et 1750, et ce d'autant plus que les travaux dans ce domaine faisaient largement défaut (Des études ont déjà été publiées, en particulier par Reinhard G. Nickisch, par exemple dans son magistral livre sur les principes stylistiques défendus par les manuels épistolaires (*Die Stilprinzipien in den deutschen Briefstellern des 17. und 18. Jahrhunderts*, Göttingen 1969), mais elles n'abordent cette problématique que sous un angle très étroit).
- 2 La période choisie par l'auteur est judicieuse. Non sans avoir, dans l'introduction, présenté de manière très synthétique une courte histoire de la culture épistolaire depuis le onzième siècle, elle se concentre en effet sur une période qu'elle définit entre la fin de la guerre de Trente Ans – qui ouvre une période d'intense activité économique allant de pair avec l'expansion du commerce épistolaire – et la publication, par Christian Fürchtegott Gellert, de manuels de correspondance qui consacrent une compréhension nouvelle de ce qu'est une lettre.
- 3 C.F. organise en cinq pans l'étude de la culture épistolaire durant cette période. Dans la première partie, elle se penche sur la pratique culturelle que représente l'écriture épistolaire pendant l'époque baroque. Avec raison, même si elle se contente ici de synthétiser des recherches antérieures, elle se penche sur les conditions matérielles du développement de la poste (que ce soit sous la forme d'une organisation postale officielle ou celle de courriers particuliers), un système dont la fiabilité n'est pas encore à toute épreuve, ainsi qu'elle le montre en s'appuyant, cette fois, sur des sources qu'elle a elle-même analysées. L'expansion de la pratique épistolaire durant l'époque baroque tient aux liens qu'elle entretient avec le cérémoniel aulique et une lettre, à ce titre,

importe, aux yeux des contemporains, moins par le message qu'elle véhicule que parce qu'elle crée du social. À juste titre, C.F. éclaire, dans cette perspective, l'importance grandissante de l'épistolaire au sein d'une sociabilité proprement féminine.

- 4 Une fois établie la signification sociale de la lettre, l'auteur se concentre sur le genre des traités épistolaires, des fonctions desquels elle dresse la liste. Ces traités sont d'abord des manuels destinés à propager les règles d'écriture d'une bonne lettre. Dans ce domaine, C.F. constate, d'une part, une lente disparition de la structure traditionnelle des traités épistolaires qui, longtemps, s'ouvraient par une introduction théorique, avant d'aborder les caractéristiques stylistiques d'une lettre, pour s'achever, enfin, sur des conseils pratiques et des exemples concrets. D'autre part, elle met en lumière le changement qui s'opère, au cours du XVII^e siècle, dans la relation entre la partie théorique et la partie pratique. Alors que, dans un premier temps, la seconde fournit un catalogue complet de lettres, que l'usager peut reprendre au prix d'infimes modifications, les lettres modèles servent, peu à peu, et sous le coup de l'individualisation à l'œuvre dans la culture épistolaire, de simple illustration des principes théoriques, nécessitant une adaptation plus grande de la part de l'usager. Les traités épistolaires sont, en second lieu, des manuels d'éducation et de savoir vivre, dont la portée est particulièrement grande pour le public féminin, qu'ils s'efforcent – et là, l'influence des thèses de Norbert Elias saute aux yeux – de discipliner comme de plier aux conceptions bourgeoises de ce que devraient être la culture féminine et un comportement honorable. Enfin, C.F. met avec raison en avant que la lettre sert, bien sûr, également à l'information et au divertissement, une fonction qui varie entre le XVII^e et le XVIII^e siècle dans la mesure où la prédominance de la noblesse dans la culture épistolaire disparaît peu à peu, et qui gagne en importance puisque, dans le même temps, la part des correspondances privées va croissant.
- 5 Cette évolution n'est pas sans conséquences sur l'aspect formel des lettres, comme le constate ensuite l'auteur. En effet, alors que les manuels épistolaires du XVII^e siècle visaient à enseigner les formes épistolaires en usage dans ce qu'il est convenu d'appeler le style de chancellerie et qu'ils insistaient, par conséquent, sur l'importance de l'entête (le juste emploi des titres dans de telles lettres étant capital), ils s'avèrent au XVIII^e siècle moins importants. Cela ne signifie pourtant pas que la rhétorique formelle des lettres se verrait négligée. Bien au contraire, les en-têtes continuent de jouer un grand rôle, motivé pourtant, alors, par le fait que le nombre de ceux qui écrivent des lettres augmente, et qu'il leur est nécessaire d'apprendre les règles formelles de la communication épistolaire. Et C.F. met bien en lumière les conséquences de l'influence grandissante de la culture française dans les débats sur les aspects formels d'une lettre.
- 6 Cela apparaît également dans la rhétorique à l'œuvre dans les manuels épistolaires : elle prône un style qui délaisse peu à peu celui pesant de la correspondance officielle au profit d'une écriture rappelant la conversation galante et aspirant au naturel, ce que montre bien la partie de l'ouvrage consacrée aux réflexions théoriques sur la lettre et les principes stylistiques devant la régir.
- 7 Très légitimement, même si ceci est sans surprise pour quiconque connaît quelque peu la culture bourgeoise qui s'éploie au XVIII^e siècle et l'effusion sentimentale à laquelle elle ouvre la voie, C.F. termine son étude par une analyse de la manière dont les sentiments peuvent s'exprimer dans le cadre de lettres au style assoupli.
- 8 Cette étude a le mérite d'être une histoire culturelle de la culture épistolaire et par conséquent d'essayer d'en appréhender tous les aspects ainsi que de les intégrer dans

un contexte bien défini. De la sorte, C.F. livre tout à la fois des analyses détaillées fort réussies des manuels épistolaires et un tableau des pratiques de la correspondance et de leurs implications, dans lequel elle se fonde sur des analyses classiques qui, parfois, donnent à un lecteur un tant soit peu averti le sentiment de lire ce qu'il connaît déjà bien. Et l'on se demande parfois si l'auteur n'aurait pas dû nuancer quelque peu ses analyses ou du moins les compléter. La thèse récurrente, par exemple, de la progressive disparition d'un style de correspondance officielle et guindé au profit du style plus libre d'une correspondance aspirant au naturel, cette thèse, néglige, nous semble-t-il, le fait que la première reste bien vivace, et qu'il s'agit moins, par conséquent, d'une relève que d'un dédoublement des fonctions dû à une dissociation croissante des sphères privée et publique. Cela, cependant, ne remet nullement en cause les qualités d'un ouvrage digne de retenir l'attention de tous les spécialistes du XVIII^e siècle.

- 9 Christophe Losfeld (Centre interdisciplinaire de recherches sur les Lumières en Europe, Halle)